

Une rencontre exceptionnelle

Anna Fishman Gonshor

Number 134 (1), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fishman Gonshor, A. (2010). Review of [Une rencontre exceptionnelle]. *Jeu*, (134), 155–161.

**Festival international de
théâtre yiddish de Montréal**

ANNA FISHMAN
GONSHOR

**UNE RENCONTRE
EXCEPTIONNELLE**

Si les universitaires répugnent à l'hyperbole, c'est pourtant par des éloges qu'il faudrait décrire le festival qui s'est déroulé au Centre Segal des arts de la scène entre le 17 et le 25 juin 2009. Dès novembre 2008, on prévoyait qu'auraient lieu en juin colloque, activité de plein air, festival de film, musique, expositions et assemblée du Groupe de Théâtre yiddish de Dora Wasserman marquant son 50^e anniversaire. Un mois plus tard, aucun contrat n'était encore signé. Pourtant, en cette semaine historique de juin 2009 a eu lieu le premier festival du genre de tous les temps, suivi par plus de 8 000 personnes.

Après la destruction quasi complète, par Hitler et Staline, de la communauté juive européenne, plusieurs pensaient que c'était la fin ; on ne pouvait envisager d'avenir. Pourtant, certains se sont employés à reconstruire et à transmettre le trésor de la langue, de la littérature et de la culture yiddish, dont Dora Wasserman, survivante de la guerre en Union soviétique. Arrivée au Canada en 1950 avec son mari Shura et leurs filles Ella et Bryna, elle a créé presque seule une troupe de théâtre bien vivante, composée d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes, leur communiquant amour et engagement pour sa langue et sa culture. Dora avait pu étudier avec Shloyme Mikhoels, directeur du Théâtre d'État juif de Moscou, acteur yiddish et russe célèbre.

Ainsi, elle pouvait communiquer son expérience et son inspiration à ses élèves. Aucune barrière linguistique, ni le français ni l'anglais : la langue du théâtre n'est-elle pas universelle ? Grâce à une relation extraordinaire avec Gratiën Gélinas, elle reçoit le meilleur soutien technique pour ses spectacles, tout en faisant connaître à ses acteurs l'univers du théâtre canadien-français. Quelque cinquante ans plus tard, le répertoire de sa compagnie compte plus de 87 productions et des tournées dans 48 villes d'Amérique du Nord, d'Europe, de l'ancienne URSS et d'Israël. Dora est lauréate de plusieurs distinctions dont l'Ordre du Canada, l'Ordre national du Québec et un Masque Hommage pour l'ensemble de son œuvre.

Bryna Wasserman, directrice générale et artistique du Centre Segal, est une femme de talent aux rêves audacieux. Élevée sur les planches par Dora, elle a hérité de sa détermination. Formée en Angleterre et à New York, elle est revenue à Montréal diriger le Théâtre yiddish quand sa mère est tombée malade. Douée pour profiter d'une bonne occasion, elle éprouve un besoin urgent d'assurer l'avenir de sa culture. Comme sa mère, elle ne voit que des solutions. Si bien que, sans rien de concret en vue, elle a résolu d'organiser le tout premier festival de l'histoire centenaire du théâtre yiddish, en même temps qu'un colloque permettant





Yosl Rakover *Speaks to G-d* de la New Yiddish Rep de New York, présenté au Festival international de théâtre yiddish de Montréal. © Robi Cohen.

à théoriciens et à praticiens de se rencontrer. Tout cela serait ouvert à tous, car il fallait en profiter pour développer et éduquer le public de théâtre.

Résultats

Les invitations ont été envoyées à des compagnies des quatre coins du monde, sans égard à la taille, à la longévité ou au style. Au moment où le programme était mis sous presse, le Théâtre national juif Esther Rokhl et Ida Kaminska de Varsovie, le Yiddishpiel d'Israël, Der Lufteater/Théâtre en l'Air de France, le Théâtre d'État juif de Bucarest, en plus du Théâtre yiddish Dora Wasserman et

de sa jeune compagnie YAYA, alignaient neuf productions. Il y a eu aussi onze ateliers, des lectures de pièces, des exposés sur le théâtre et des spectacles dans d'autres lieux du complexe Segal, notamment par des participants venus de France, d'Autriche et du Canada¹. Parmi les pièces présentées sur les deux scènes principales, il y eut le classique *Mirele Efros* de Jacob Gordin (1853-1909), qui a beaucoup influencé le théâtre yiddish moderne. Comme on a commémoré en 2009 le centenaire de sa mort, le choix de cette œuvre épique était approprié. La

1. La liste complète des compagnies, des pièces et des ateliers, ainsi que le programme du colloque et des autres activités se trouvent sur le site <www.yiddishtheatre.org>.

pièce a été jouée par le Théâtre d'État juif de Bucarest, venu avec plus de vingt acteurs. La compagnie la plus jeune, la New Yiddish Rep de New York, a présenté *Yosl Rakover Speaks to G-d*, une création en solo dans laquelle un survivant solitaire du ghetto de Varsovie en appelle à Dieu, à la manière du conte hassidique du rabbin Levy Yitskhok de Berdichev dans *A din toyre mit got* (Dieu en procès). Vu le succès remporté, il a fallu offrir une seconde représentation.

Plusieurs mises en scène de pièces connues ont plutôt déçu. D'autres, novatrices et rafraîchissantes, ont réussi à convaincre qu'il y a un avenir pour ce théâtre. La production par le Yiddishpiel d'Israël de *Maybe She Was Not There At All*, celles du New Yiddish Rep et du Lufteater de Rafael Goldwasser en particulier, ressortent à cet égard. Même si on fait l'éloge de cette langue et de cette culture depuis au moins cinquante ans, jamais dans l'histoire du théâtre yiddish n'a-t-on vu en même temps deux compagnies ou plus, de villes différentes – voire de pays différents – se produire dans un même lieu pour s'observer, se rencontrer, échanger expériences et idées.

Le colloque

Quand on m'a demandé d'organiser le colloque, j'en ai parlé à M. Eric Caplan, qui dirige le Département d'études juives à l'Université McGill. Sa réponse enthousiaste comme celle de mes collègues, les professeurs Eugene Orenstein et Esther Frank, nous ont permis de prévoir une rencontre d'une journée, ainsi qu'une conférence d'ouverture à laquelle ont assisté 250 personnes. Il ne s'agissait pas du tout premier colloque du genre, car il y avait déjà eu trois ou quatre rencontres universitaires internationales et plusieurs publications dans le domaine. Cette fois, nous avons déterminé trois parties : une séance portant sur les « Piliers du théâtre yiddish » consistait à donner un nouvel aperçu des personnalités marquantes qui ont fait de ce théâtre une force essentielle et permanente de la culture yiddish. La deuxième séance traitait de la variété des thèmes que ce théâtre met en scène. La troisième portait sur des compagnies particulières, notamment celle de Dora Wasserman. Enfin, une table ronde de chercheurs avait pour titre : « *Quo vadis* : le théâtre yiddish aujourd'hui et demain ». Fidèle aux objectifs du Festival, la conférence inaugurale du professeur Seth Wolitz de l'Université du Texas, s'intitulait : « Le théâtre yiddish et l'idéal national juif ».

Certaines communications, comme celle du professeur Edward Portnoy sur le théâtre de marionnettes yiddish, illustrée par un court métrage, constituaient une découverte. La mise en contexte, par le professeur Jean-Marc Larrue, de l'apport de Dora Wasserman non seulement au théâtre yiddish mais à la culture québécoise, a été reçue comme une contribution importante. Dans l'ensemble, les exposés ont affirmé le rôle de ce théâtre dans l'essor de la culture et de l'identité yiddish moderne, mais

aussi le haut niveau de ses auteurs, praticiens et artistes. Ils ont souligné comment il se situe souvent à l'avant-garde, forgeant des styles et des genres complètement neufs. Malgré l'excellent exposé en français de Sonia Sarah Lipsyc, qui a plaidé pour un effort accru en matière de traduction afin de perpétuer cette importante ressource juive, la partie faible du colloque était sa dernière séance. En effet, outre cet exposé bien préparé, les autres étaient hors propos comme les discussions qui suivaient. Si l'on s'est entendu quant à l'avenir, rien de plus n'a émergé de la dernière séance. L'enthousiasme des premières réflexions avait pris le dessus cependant : les participants, le public d'une centaine de personnes et les organisateurs ont loué le niveau des exposés et demandé que l'on reprenne l'exercice prochainement. Et ce n'est pas tous les jours qu'une centaine de profanes assistent à un colloque universitaire.

Musique

Réunir toute une semaine gens de théâtre et chercheurs, c'était le pari de Bryna Wasserman. Mais qu'est-ce qui pouvait attirer – et garder dans l'immeuble – un public large et, surtout, qui ne connaissait pas tellement le théâtre yiddish ? La musique. Il en fallait tout le temps, car il s'agissait d'une célébration ! En même temps que le Groupe de Théâtre yiddish de Montréal, on fêtait la survivance et la renaissance de ce théâtre à travers le monde. On a prévu trois activités musicales principales : KlezKanada a organisé des *klezcabarets* nocturnes gratuits avec d'excellents groupes klezmer, dont le célèbre SoCalled, Josh Dolgin (star klezmer et hip-hop/funk), et Rebecca Joy Fletcher de New York a présenté un spectacle solo de cabaret yiddish. En plus du public qui sortait des deux salles autour de 22 h, des centaines de personnes ont ainsi pu s'amuser au son de cette musique qui est devenue une *must*. Ces soirées ne se limitaient pas à un bruit de fond, car des gens de théâtre, des musiciens et des *kulturmentshn* du monde entier ont pu créer des réseaux laissant présager d'activités à venir. Bryna a fait placer un piano à queue au centre du foyer. Les gens s'en approchaient, chantaient, dansaient, s'asseyaient pour écouter. Il y a eu des concerts improvisés, dont un sur *Di megille lider* de Itzik Manger, poèmes de la Megillah devenus populaires à la fin des années 60, quand la famille Burstein les a créés sur scène avec la musique de Dov Seltzer, les faisant voyager à travers le monde. Poète, parolier et auteur de ballades, Manger a réécrit les contes de la midrash et d'Esther avec humour et profondeur. Les personnages de ces textes anciens y sont situés à l'époque moderne, et deviennent familiers par leur langue. On disait de lui qu'il était le « Shelley du yiddish ».

Au nombre des participants, on a vu notamment Golda Tencer, directrice du Théâtre yiddish de Varsovie, le directeur du *Folksbiene* de New York, Zalman Mlotek, Dov Ber-Kerler, professeur de yiddish à la Indiana State University. Ce mélange d'artistes professionnels, d'universitaires et d'amateurs, dans le vrai sens



Maybe She Was Not There At All du Yiddishpiel d'Israël, présenté au Festival international de théâtre yiddish de Montréal. © Robi Cohen.





Bonjour Monsieur Chagall du Théâtre national juif Esther Rokhl et Ida Kaminska de Varsovie au Festival international de théâtre yiddish de Montréal.
© Robi Cohen.

du mot, de la culture yiddish, n'aurait pu arriver que dans un tel lieu et cela n'était jamais arrivé avant, même pendant l'entre-deux-guerres, alors que cette culture et son théâtre étaient à leur apogée. La représentation spontanée de *Di megile lider*, l'une des comédies musicales yiddish les plus populaires, en dit long. Elle témoigne de la profondeur du texte et de la musique, car des gens du monde entier, de tous les domaines et de tout âge la connaissaient presque par cœur, au point de pouvoir chanter à l'unisson. L'événement a rassemblé des personnes vivant hors des grands foyers de la culture yiddish et d'autres étant au cœur de celle-ci. Il témoigne de la puissance que cette culture exerce toujours, par les moyens du théâtre, sur ceux qui y sont exposés. Elle continue de défier l'Histoire et le temps.

Cinéma, etc.

Un festival de cinéma a été organisé dans la salle CinemaSpace de 70 places, où l'on a projeté à 1 500 personnes 14 films, pour 20 séances en tout, la plupart en yiddish, dont 16 à guichets fermés. Certains réalisateurs ont présenté leur film et répondu aux questions, et des universitaires ont fait de même. On a organisé des expositions dont une, avec la Bibliothèque publique juive sise de l'autre côté de la rue, montrait des archives portant sur le théâtre yiddish en Europe, aux États-Unis et au Canada. Une autre, tirée du fonds de la compagnie de Dora Wasserman et qui consistait en des maquettes, costumes et affiches, était installée partout dans le Centre Segal. Enfin, une troisième exposition, constituée d'affiches des théâtres participants, était accrochée dans les foyers et les couloirs du rez-de-chaussée. On avait habillé des mannequins avec des costumes de spectacles de la compagnie de Dora Wasserman, que des projections vidéo en boucle montraient sur grand écran en même temps que des images du Festival en cours, et une imposante bannière verticale de 20 pieds de Dora donnait une impression visuelle festive. La salle d'arts visuels du Centre exposait le parcours de la compagnie de Dora par une série d'affiches encadrées remontant à la fin des années 50. Ces expositions envoient un message fort quant au niveau élevé du théâtre yiddish, qu'il s'agisse de costumes, de décors ou de maquillage, et des artistes qui y sont associés.

Mais Bryna Wasserman n'a pas voulu contenir le Festival à l'intérieur des murs, ni le réserver aux quelque 7 000 détenteurs de billets et à ceux qui venaient aux activités gratuites de fin de soirée. Désirant convier à la fête l'ensemble de la communauté, elle a conçu *Zumerfest* : une journée d'activités gratuites dans le parc en face, où on offrait sur une scène centrale chants et musique yiddish. La présentation de cette culture aux communautés du quartier s'accompagnait de prestations de celles-ci. Certains ont ainsi appris des chants qu'ils pourront ajouter à leur répertoire. Le respect dont ils ont fait preuve à l'égard d'une matière provenant d'une autre culture était aussi émouvant

qu'inspirant. Quand avez-vous entendu une chorale de Philippins ou un chanteur haïtien entonner une chanson yiddish sans faute ? Peut-on construire des ponts en partageant une culture ? Grâce à Dora, c'est chose faite, et Bryna poursuit son œuvre. On estime à 1 500 le nombre de personnes d'origines diverses qui ont profité d'une magnifique journée d'été dans ce parc à chanter et à danser ensemble.

L'avenir

Le dernier jour, j'ai animé une réunion de metteurs en scène, adjoints, universitaires et autres personnes liées d'une manière ou d'une autre au théâtre yiddish quelque part dans le monde. Une discussion franche, en yiddish, a eu lieu sur l'état actuel de ce théâtre, sur ses besoins et ses objectifs. Pour la toute première fois dans l'histoire, un engagement a été pris de créer un réseau pour partager matériel, talent et toute autre forme de soutien. Et Bryna Wasserman a réaffirmé son projet de mettre sur pied une académie pour acteurs, chorégraphes, musiciens, auteurs, etc., au Centre Segal. Je sais que chaque personne présente sentait que nous écrivions une page d'histoire. Jamais dans l'histoire du théâtre yiddish moderne, qui a débuté autour de 1870, n'a-t-on vu une telle rencontre avec des objectifs semblables. Ce qui se passera maintenant, le temps nous le dira, mais on a franchi les premiers pas à Montréal, au Festival international de théâtre yiddish.

En consultant le site Internet, en lisant le programme, en voyant la myriade de vidéos, de photos et en lisant la longue série d'articles et de critiques parus dans des médias internationaux, on pourra avoir une idée de ce qui s'est passé pendant ces huit journées. Était-ce simplement un jaillissement de l'émotion déversée par des milliers de personnes, dont certaines venaient d'aussi loin que l'Uruguay ou l'Australie ? Non. Il s'agissait plutôt d'un événement de première classe consacré à un théâtre et à la culture qui l'a fait naître et qui continue de le soutenir. C'était la reconnaissance de ses réalisations dans le monde du théâtre et de son importance pour façonner le vécu juif moderne. Un hommage a été rendu au grand talent et à la vision de Dora Wasserman et de sa fille Bryna, qui a conduit ce théâtre à un autre niveau. On a aussi rendu hommage au Montréal juif, où la langue et la culture yiddish s'épanouissent et où, encore aujourd'hui, vit une des communautés les plus dynamiques de la diaspora. Mais le plus important est qu'on a affirmé publiquement le désir de continuité en matière de culture et de créativité, comme le fait le théâtre yiddish. ■

Anna Fishman Gonshor
est professeure au Département d'études juives de l'Université McGill.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR **Michel Vaïs**